

De ce que j'ai écrit, très librement et très loyalement, je crois, sur l'attitude de M. Bourassa, il découle, d'après M. Olivar Asselin, que "je suis un ancien ministre conservateur tombé d'échelon en échelon au rang d'un salarié du gouvernement libéral — ayant fait de la copie à Paris pour nos archives à raison de \$800.00 par année — et récemment tiré de son DECAVAGE par la grâce de M. Rodolphe Lemieux, son parent, de qui "La Presse" l'a accepté — etc., "UN CAFARD" de confrère, coupable de CRÉTINISME, DE MALHONNETÉTÉ, incapable d'embrasser l'ensemble du programme de M. Bourassa, d'en saisir la magnifique unité.

"Cette myopie est-elle une caractéristique de son puissant cerveau, conclut M. Asselin, ou veut-il simplement faire honneur à l'habit noir qu'il a endossé comme VALET pour se consoler de ne le plus pouvoir porter comme conseiller de la Couronne?"

Tout cela pour avoir osé dire à M. Bourassa son manque de logique ou n'avoir pas accolé à cet Allah le nom de son inévitable et unique prophète M. Olivar Asselin.

Je n'ai jamais, que je sache, écrit un mot contre M. Asselin, pas même pour lui dire qu'il n'y était pas quand il me reprochait des expressions admises par le dictionnaire français.

Si mes propos sur le compte de M. Bourassa ne lui convenaient pas, il n'avait qu'à le dire, sans défilier toute ma carrière qui aurait, évidemment, bien commencé et mal fini! Mais, mon Dieu, la politique est remplie de ces accidents que de plus jeunes ont bien tort de reprocher à de plus anciens. Qui sait ce que demain et les combats, fort inégaux, de la vie, leur réservent.

M. Bourassa aurait pu s'émouvoir de ce que j'ai écrit, mais M. Asselin? celui-là même qui voulut entrer dans mes bottes à Terrebonne, avec, comme résultat, la défaite la plus humiliante qu'on ait enregistrée dans le comté et la perte de son dépôt par dessus le marché!

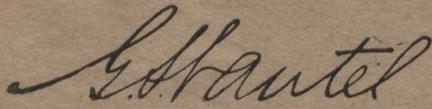
D'ailleurs, un ancien ministre peut tomber, surtout si on le frappe dans le dos comme a si bien dit M. Larmon dans le journal même de M. Asselin, mais il peut aussi se relever. Doit-il nécessairement pour cela s'obstiner dans la politique active et tout autre champ de travail lui est-il, sous peine de déchéance, fermé?

Où M. Asselin a-t-il pris que j'ai fait de la copie à \$800.00 par année pour le gouvernement?

Que j'écrive à l'"Album" ou à la "Presse", je n'écrirai toujours que suivant des convictions aussi indépendantes que celles de M. Asselin et de son illustre Tabou, qui admettent bien pour eux-mêmes, la liberté, poussée jusqu'à la licence et à l'invective, de dire ce qu'il leur plaît, mais la refusent aux autres à raison d'aveuglement ou de servilité!

J'ai hésité à faire cette courte réponse à M. Asselin. Mais le jeune homme ne manque ni de talent, ni de travail. Il pourrait, s'il applique un petit bout de gouvernail à sa partie pensante, faire quelque chose dans le monde. Je serais heureux, s'il comprenait qu'il devait, dans le cas présent et n'ayant jamais reçu un mot de provocation de ma part, me répondre sans m'injurier brutalement, sans mentir et sans diffamer, sans s'exposer, surtout, à froisser les sentiments de ceux qui ne me tiennent pas pour aussi valet que M. Asselin.

Et l'intégrité de M. Bourassa faite toute de magnitude et de clartés illuminant, comme un phare gigantesque, les avenues de l'avenir, n'eut pas été, pour cela, diminuée; non plus que le privilège de rabâcheur de M. Asselin, attaché à la personne de M. Bourassa parce qu'il faut bien qu'il soit le valet de quelqu'un sous peine de n'être rien du tout.



## LA VIE QUI SEPRE

Montréal fait tache d'huile, Montréal absorbe ses banlieues. Déjà notre métropole entrevoit le moment où elle comptera un demi-million d'âmes, et figurera parmi les vingt-cinq premières villes du monde.

Certes, cette perspective me plaît, comme elle plaît à la plupart de mes concitoyens, puisqu'il

est dit que, toujours, l'homme s'éprendra de grandiose, de mouvement et de nouveauté. Cependant, au risque de faire du paradoxe, je ne vous cache pas que, par moments, j'en viens à abhorrer les grands centres, sortes de verrues poussées au flanc des nations pour y faire germer les maux dont souffrent les civilisations.

Une chose, parmi bien d'autres, me rend hostile aux très grandes villes et me fait déplorer l'attrait qu'elles ont aux yeux du vulgaire, c'est l'égoïsme farouche qui couve dans le cœur de tout citadin, comme vous l'avez maintes fois constaté, si, habitant une ville importante, vous vous êtes arrêté à considérer les gestes des hommes, et la mutabilité des choses qu'ils renversent ou édifient en leur fièvre d'activité. Activité dont les mille manifestations mécaniques, plus bruyantes les unes que les autres, influent désagréablement sur la mentalité populaire.

Automobiles cornant abominablement, tramways surchargés, aux trépidations de train en marche, lourdes charrettes défonçant les chaussées, cacophonie s'échappant des fenêtres des usines, manufactures, magasins de musique (sic), etc., tout ce vacarme donne le vertige à la foule, l'aigrit outre mesure.

En doutez-vous? Eh bien, arrêtez-vous à un carrefour fréquenté de notre métropole, et observez les gestes des passants. Hommes, femmes, enfants, tout le monde est sur les dents. Chacun évite les dangereux véhicules trop rapides, coude rudement son voisin. On n'observe plus les lois de la politesse, on dirait d'un troupeau lâché au pâturage, ou d'une maison de santé ouvrant ses portes toutes grandes.

Un bruit insolite, plus formidable que les autres, se produit-il, instantanément la populace grimace, redoute quelque chose. Car, à notre époque, tant d'épées de Damoclès sont suspendues sur la tête des citadins qu'il n'est pas exagéré de prétendre que personne ne déambule paisiblement.

Or, ces choc nerveux de la rue ont un effet pernicieux sur l'esprit des masses, lesquelles leur doivent un état pathologique spécial, dont nous sommes tous peu ou prou accablés. Aussi, n'est-il pas dit que l'avenir ne réserve aux savants de formuler le diagnostic d'une neurasthénie due à l'ambiance des trop bruyantes Babylones de ce vingtième siècle.

A l'énerverment populaire dont je parle, nous devons probablement en grande partie l'égoïsme que, ci-dessus, je disais être l'apanage peu enviable d'un grand nombre de gens, dans tous les pays, et sous toutes les latitudes.

Comment veut-on, en effet, qu'un homme qui arrive chez lui tout meurtri de ses contacts avec le flot humain, n'aspire pas à goûter quelque repos domestique, à l'exclusion de tout étranger?

De là le soin avec lequel on se barricade dans son home, heureux de s'isoler de la foule en qui l'on devine les mêmes sensations.

A Londres, à Paris, à New-York, à Montréal même, jusqu'à un certain point, on a tellement compris la néfaste influence du milieu surpeuplé, que, lorsqu'on en a les moyens, les affaires faites, on s'échappe du dantesque Capharnaüm, anxieux de rejoindre les siens dans une quiète banlieue.

Mais, que sont à plaindre ceux que leur pénurie retient au cœur de la grande fourmillière humaine! Car, tout le monde ne peut "aimer loin des foules," comme le souhaitait ce bon Michelet.

Pris dans un engrenage où il s'est engagé volontairement, l'homme ne sait pas échapper à ses tenaillements. Fatalement, inconsciemment parfois, il en devient la victime sans même tenter un effort libérateur.

Chaque jour, il fait plus petit le cercle de ses amis, chaque jour il se renferme davantage en soi. Égoïste, il ne compâtit presque plus au mal de son semblable. Entre les quatre murs de sa demeure, il crie sa devise peu chrétienne: "Après moi la fin du monde". A l'occasion, le quidam est instruit, il philosophe, se rappelle le fameux principe de la morale de Kant: "Agis de telle sorte que tu désirasses que la maxime de ton action fut érigée en loi universelle"; rien n'y fait cependant, il se complait en sa tour d'ivoire plus ou moins haute, fuit son prochain, qu'il frôle malgré lui des milliers de fois par jour. C'est triste à dire, mais plus ça va, plus le masque que nous portons devient hideux. La science de la dissimulation, le culte de l'"ego", touchent à l'extrême, obligé que l'on est de prendre garde au qu'en dira-t-on, obligé que l'on

est de ne point froisser des hypocrisies qui ne le cèdent en rien les unes aux autres.

Si vous croyez que je pousse le tableau au noir, vous vous trompez, et, de nouveau, je vous prie de descendre en vous-même. Que celui qui n'a rien à se reprocher quant à sa franchise, ou quant à des mouvements d'humeur envers les hommes, me jette la première pierre.

Ne tressaillez-vous pas, de lire à pleines colonnes, tous les jours, le récit de crimes atroces? Les écrabouillements des innocentes victimes de la traction moderne vous laissent-ils impassible? Non, n'est-ce pas? Alors, vous avez comme moi envisagé l'un des côtés sombres de la vie dans les grandes villes. Un instant vous avez songé à l'existence rurale, saine et reconfortante. Vous avez eu raison.

Voilà pourquoi, pour ma part, j'applaudirai toujours aux efforts de décentralisation qu'entreprennent des philanthropes doublés d'hygiénistes. Les villes pieuvres, forcément cosmopolites, ne me disent rien qui vaille, et si nous subissons leur accroissement, apparemment inéluctable, ce n'est pas sans regret. Parce qu'il est difficile de concilier la notion de morale, de patriotisme, de progrès, — dans le meilleur sens de ces termes — avec les appétits déchainés d'un tas d'individus venus d'on ne sait où. Généralement réfractaires aux moeurs et coutumes du pays d'adoption qu'ils se sont choisis, il faut des années pour que les nouveaux venus se fassent à leurs concitoyens, et aux lois établies. D'où l'atmosphère de méfiance qui enveloppe ces déballés, comme on les appelle. Et comme cette épithète n'est pas inscrite sur le ruban des chapeaux de Pierre ou de Paul, et que Monsieur n'importe qui peut passer pour un déballé de la dernière heure, on conçoit la sage réserve qu'observent vis-à-vis les uns des autres les citoyens des villes populeuses.

Je veux bien qu'il y ait des exceptions, qu'on finisse par se connaître, par s'apprécier, par s'estimer, néanmoins, je persiste à dire que l'énerverment dont j'ai parlé à propos de la vie dans les grandes villes, crée une mentalité hostile et égoïste, à l'endroit de quiconque ne nous tient pas de près. Telle est la vie qui sépare, contre laquelle il faut réagir avec beaucoup de sens commun et non moins de cœur.

Heureux, ceux qui ignorent cette vie, ceux qui vivent dans de modestes villages, ne redoutant pas la mort violente sur la voie publique, ni l'éclatement des méninges, ni le surmenage des neurones, corollaires néfastes et macabres du plaisir de regarder des centaines de mille contribuables.

Comme j'écris, la neige fouette les vitres de ma fenêtre, la brise hurle au faite des arbres qui geignent de l'arrachement de leurs pâles frondaisons. Encore une séparation cellulaire, symbolique, annuelle, exemple frappant des déchirements inévitables. Dans la pièce à côté, j'entends quelqu'un qui parle de prochaines et aimables réunions d'hiver, entre amis. Oui, entre amis, n'est-ce pas l'écho de ce que je disais? Exclusivisme amical, dites-vous. Exclusivisme égoïste, chuchotte la conscience.

L'ère de la fraternité universelle ne viendra-t-elle jamais? J'entends que l'on ne veuille pas faire de son chez-soi un caravansérail, il n'empêche que tous, nous sommes trop portés à l'indifférence envers notre prochain, trop disposés à le mal juger, quitte à le voir prendre sa revanche sur notre compte.

Décidément, la vie qui sépare n'a rien d'attrayant, elle est essentiellement méchante, et je prie pour qu'arrivent les temps où l'on n'en gardera même plus le souvenir.

Est-ce une utopie qui glisse sous ma plume? Peut-être, je n'en persiste pas moins à en souhaiter la réalisation.

PAUL d'ESMORIN.

## LES QUATRE SAISONS

— Sonnet, que me veux-tu? — Je chante les saisons!  
Le Printemps en sa fleur est l'amoureux poète  
Qui souffle dans les luths de la forêt muette,  
Depuis les chênes verts jusqu'aux neigeux buissons.

L'été, c'est un penseur à tous les horizons:  
Le matin il s'éveille aux chants de l'alouette,  
On voit jusques au soir flotter sa silhouette,  
Tant il aime à cueillir l'épi d'or des moissons.

L'automne est un critique effeuillant la ramure  
Pour voir le tronc de l'arbre et rêver sous le houx:  
L'aveugle! il ne voit pas que la vendange est mûre.

L'hiver, un misanthrope, un spectateur jaloux  
Qui siffle avec fureur, dans l'ouragan qui brame,  
Les roses, les épis, les raisins et son âme.

Arsène HOUSSAYE.